RENÉE FERRER

IGNOMINIE

POÈMES ET PSAUMES

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
ET PRÉSENTÉ
PAR

ALAIN
SAINT-SAËNS

PRESSES **U**NIVERSITAIRES
DU **N**OUVEAU **M**ONDE

2021

Copyright 2021 by Renée Ferrer.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.

Published in the United States by Presses Universitaires du Nouveau Monde. Printed in France by Monbeaulivre.fr

E-mails: punouveaumonde@gmail.com; universitypresssouth@gmail.com .

Visit our award-winning web pages: www.punouveaumonde.com

www.unprsouth.com

Renée Ferrer.

Ignominie. Poèmes et psaumes.

Second Edition in French. Translation by Alain Saint-Saëns of the first Spanish edition: *Ignominia. Tras las huellas del Holocausto* (Editorial Alta Voz: Asunción, 2013).

146 pages; 8 photos.

Front Cover Art by David Olère, *Gazage* (Peinture à l'huile, 1960).

1) Holocaust. 2) Shoah. 3) Renée Ferrer. 4) Poetry. 5) Jewish Civilization. 6) Extermination Camps. 7) Nazi Germany. 8) Kabbalah. 9) Osvaldo González Real. 10) Alain Saint-Saëns.

ISBN: 978-1-937030-45-2 (USA : First French Edition, 2018)

ISBN: 978-1-952799-34-1 (Europe: Second French Edition, 2021)

À tous ceux qui sont décédés dans les camps de la mort
et à ceux qui en sont revenus.

À Simone Veil (1927-2017), survivante de la Shoah,
Présidente du Parlement Européen,
Membre de l'Académie Française.



RENÉE FERRER

EX PRÉSIDENTE DE L'ACADÉMIE PARAGUAYENNE

DE LA LANGUE ESPAGNOLE



ALAIN SAINT-SAËNS

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE

DES LETTRES, BAHIA-BRÉSIL

INTRODUCTION

Nous sommes infiniment redevables à Renée Ferrer, poétesse paraguayenne, d'avoir écrit *Ignominie*, recueil de poèmes et psaumes si désespérément humain sur la tentative de déshumanisation de l'homme dans les camps de concentration nazis en Europe au siècle dernier. Sa lecture m'évoqua d'emblée plusieurs livres de romanciers et mémorialistes de l'Holocauste : celui d'abord de l'Italien Primo Levi, *Si c'est un homme*, récit autobiographique qui se déroule dans le camp d'Auschwitz; celui ensuite du Roumain devenu Américain Elie Wiesel, Prix Nobel de la Paix, et la si triste description par ce magnifique écrivain de sa relation au père au camp de Buchenwald, dans son petit livre, *La nuit*; et ceux enfin de Jorge Semprun, le plus francophile des Espagnols : son émouvant *Le grand voyage*, long trajet vers Buchenwald une fois encore, et *Quel beau dimanche !* sur la vie dans ce camp d'extermination, instant par instant, à la manière d'Alexandre Soljenitsyne décrivant l'enfer de l'Archipel du Goulag dans *Une journée d'Ivan Denissovitch*.

Surtout, lisant le recueil de poèmes de Renée Ferrer du début à la fin, une nuit sombre sous une lune blafarde de circonstance, je ne pus m'empêcher de penser à Samuel Pisar, l'un des plus jeunes survivants des camps de Majdanek, Auschwitz et Dachau. Toute ma vie durant, dans les bons et les mauvais moments, l'exemple de courage et de détermination indestructibles de ce gamin ne devait cesser de me guider. Pénétrant dans la chambre à gaz, condamné à une mort certaine, il repéra dans un coin un seau d'eau et un balai, et se mit à nettoyer le sol pendant que la pièce se

remplissait peu à peu des personnes qui allaient être asphyxiées lentement. Puis, regardant droit dans les yeux le Kapo et l'officier nazi, le petit Samuel sortit, comme si de rien n'était, de l'antichambre de la mort avec ses instruments de travail sous le bras, comme il le conta dans sa passionnante autobiographie, *Le sang de l'espoir*.

C'est tout le monde disparu du *Shtetl* juif d'Europe centrale, que l'historienne Rachel Ertel sut si bien faire revivre dans un beau livre naguère, celui aussi des peintures colorées de Marc Chagall, qui traversent entre les lignes les pages du recueil de poèmes *Ignominie*. Isaac Bashevis Singer, le grand écrivain juif polonais de langue yiddish, qui échappa à la tragédie en émigrant aux Etats-Unis quand il en était encore temps, écrivait à la fin de son roman, *La famille Moskat*, ce que Renée Ferrer montre de manière implacable et quasi insoutenable dans les poèmes d'*Ignominie*: 'Le Messie, c'est la mort'.

À mes yeux, Renée Ferrer, poétesse, conteuse, romancière et historienne, nominée pour le Prix Nobel de Littérature, personnifie non seulement la grandeur d'une femme de lettres paraguayenne savante et cultivée au sein de l'Académie Paraguayenne de la Langue Espagnole qu'elle préside avec talent et grâce, mais elle en incarne encore plus l'humanité glorieuse qui transcende toutes frontières spatiales et temporelles. Dans ma présentation à Assomption de son volume de contes et nouvelles publié aux Éditions L'Harmattan, je n'hésitai pas à la qualifier de 'Marguerite Yourcenar du Paraguay.' On pourrait tout aussi bien la comparer à une autre 'Immortelle', Simone Veil, ancienne Présidente du Parlement Européen et Membre de l'Académie Française, qui fut déportée à quinze ans. Celle-ci fit graver sur son épée d'Académicienne le numéro

78651, correspondant à son matricule au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau, marque d'infamie tatouée sur le bras et revendiquée par elle en son moment de gloire littéraire. À ceux qui avaient programmé de faire disparaître à jamais un peuple dont elle était, Simone Veil rétorquait magnifiquement, leur imposant symboliquement l'immortalité de la Coupole.

Le recueil de poèmes de Renée Ferrer, *Ignominie*, est un éloge à la vie, une célébration de la mémoire, un *shabbat shalom* de l'amitié entre les peuples. Merci à Renée Ferrer d'avoir su l'écrire avec la retenue et le respect nécessaires, eu égard à la gravité du sujet. Merci encore à la poétesse paraguayenne de nous avoir rappelé, à travers ses poèmes poignants et bouleversants, au devoir de mémoire, indispensable pour que le massacre inhumain des innocents assassinés scientifiquement par des hommes devenus monstres ne soit jamais oublié. Puisse, à la lecture d'*Ignominie*, l'humanité recouvrée se convaincre de ne plus jamais s'abaisser au niveau zéro de la barbarie la plus inconcevablement abjecte et dégradante de la Shoah.

Alain Saint-Saëns
Professeur de Littératures Comparées et d'Histoire,
Directeur des Relations Internationales,
Universidad del Norte,
Assomption, Paraguay



OSVALDO GONZÁLEZ REAL

MEMBRE DE L'ACADÉMIE PARAGUAYENNE

DE LA LANGUE ESPAGNOLE

PROPOS SUR L'HOLOCAUSTE

Il n'est pas facile d'écrire de la poésie sur le thème de l'Holocauste. Bien que de grands poètes comme l'Allemande Nelly Sachs ou l'Israélien Hayim Nahman Bialik s'y soient risqués, c'est un thème apocalyptique au même titre que la fin du monde, et, de fait, il y a un avant et un après l'immense génocide. Depuis Auschwitz, en effet, l'on ne peut plus considérer l'aventure humaine comme l'évolution inéluctable vers une planète et une humanité plus parfaites. Quelque chose s'est passé, en ce moment crucial, qui eût pu ne relever que du cauchemar halluciné d'un Franz Kafka ou d'un Walter Benjamin. Le premier déjà avait imaginé, dans *La colonie pénitentiaire* et *Le procès*, une société engluée dans une horreur quasi métaphysique. Le second, dans sa conception théologique kabbalistique de l'avenir de l'homme, avait, lui, entrevu un ouragan qui annihilerait les villes devenues champs de ruines sous le souffle destructeur de la guerre.

Dans un précédent recueil de poèmes, *Les demeures de l'Univers*, Renée Ferrer avait déjà fait référence à la doctrine kabbalistique qui parle du transit des âmes depuis l'obscurité de ce monde sublunaire jusqu'à la lumière divine ; elles sont détachées – comme des paillettes de lumière – de l'éclat originel qui inondait l'univers. Nous sommes, en ce sens, des fragments de l'essence divine. Mais la Kabbale nous apprend aussi la valeur ésotérique des lettres de l'alphabet hébreu, où le H est maudit : Hérode, Hitler, Hiroshima, etc.…

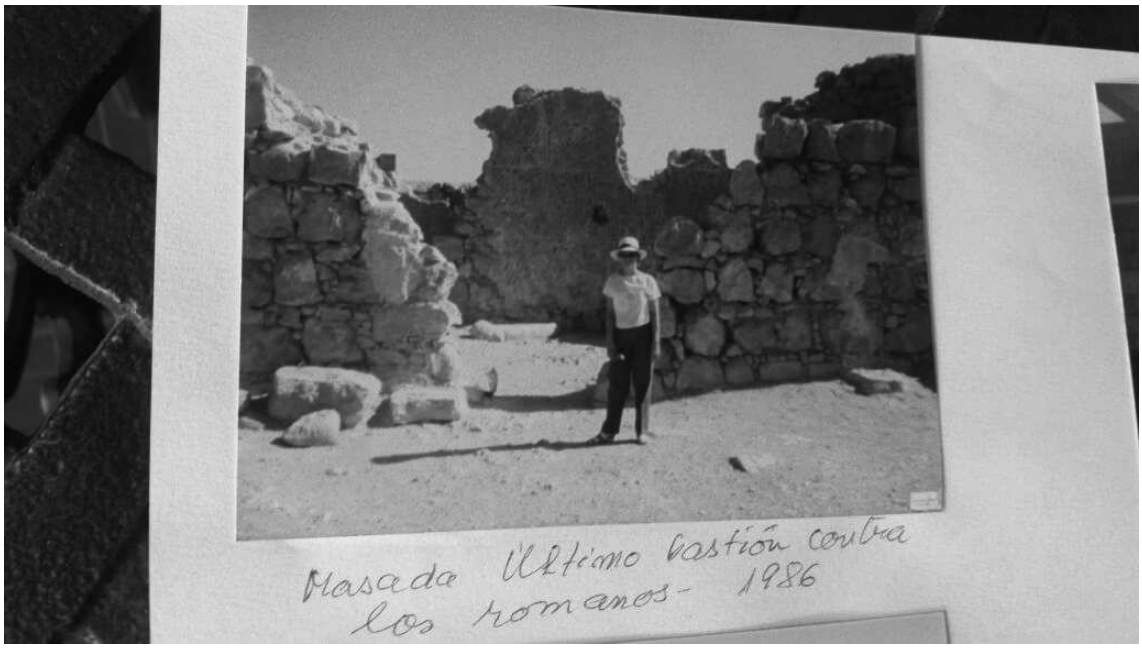
Dans cette œuvre de Renée Ferrer, s'opère, par la parole, une transfiguration de la souffrance infinie appelée Holocauste. Les vers de la poétesse paraissent, pour ce qui est du style, inspirés d'anciennes balades hébraïques, semblables à celles d'Else Lasker-Schüler qui fut l'amie de Kafka: à ceux qui marchent à la mort, on promet la béatitude éternelle et la libération définitive de la douleur et de la souffrance de ce monde. Les poèmes de Renée Ferrer sont une épiphanie : ils ouvrent les portes d'un monde de compassion et d'espoir au-delà de l'existence terrestre pour les victimes de l'atroce sacrifice. C'est la situation de Job devant les terribles épreuves auxquelles Dieu le soumet, avant de finalement le consoler. Un poème, 'Donne-moi la main', est exceptionnel, en ce qu'il marque une situation extrême, à la limite de ce que peut supporter la condition humaine, parce qu'il s'agit d'un enfant innocent qui peut-être n'est pas parvenu à comprendre le sens de sa propre mort, ni les avatars de son destin.

D'autre part, cette voix poétique d'un haut registre dramatique établit tout le temps un parallélisme entre la nature, avec ses fleurs et ses arbres printaniers qui entourent le camp d'extermination – situation similaire à la branche fleurie qu'Anne Frank, avant d'être capturée par la Gestapo, voyait depuis sa fenêtre et qui, d'une certaine manière, la consolait de son horrible tragédie – et la méchanceté humaine confrontée à la vie exubérante du bois. C'est 'l'obnubilation en marche' contre 'l'éternel retour de la même chose' de Friedrich Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Enfin, il faut prendre en compte que Renée Ferrer décrit l'horreur terrifiante depuis une perspective chrétienne de charité et compassion, qui la fait participer de la souffrance d'autrui et assumer l'angoisse des

victimes comme si c'était la sienne propre. Je crois qu'une transformation de la souffrance – au moyen d'un sentiment quasi religieux – s'entrevoit bien dans cette poésie rédemptrice.

Osvaldo Gonzalez Real
Membre de l'Académie Paraguayenne
de la Langue Espagnole



RENÉE FERRER À LA FORTERESSE DE MASADA EN ISRAËL,
‘ULTIME BASTION CONTRE LES ROMAINS’ EN 1986

SUR LES TRACES

DE

L'HOLOCAUSTE



ENTRÉE DU CAMP D’AUSCHWITZ-BIRKENAU

L’AURA DU BOIS

Le bois illumine les petites fenêtres depuis les ombres
Phosphorescentes de la nuit en deuil,
Illumine les vannes de l’âme de son aura de feu.
De loin et de près, et presque au-dessus,
Les pins couronnés d’un diadème de lumière malsaine
Protègent leur candeur sous le firmament étoilé,
Engoncés dans le calme de la tâche accomplie.

Ah ! La placidité ridicule
Des heures nocturnes
Qui avancent sur la pointe des pieds,
Comme si de rien n’était, à l’horloge de l’opprobre !

Des ombres évanescentes se diluent, remontant
Vers un ciel transi de vers luisants distants,
Tel un mouchoir angoissé s’éloignant lors de l’adieu,
Et dans les espaces vides,
Laissés ouverts au moment du départ,
Une larme est restée à pleurer pour toujours
Après la mort.